

L'ange noir

J'embrasse pas d'André Téchiné

Gérard Grugeau

Numéro 60, printemps 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22481ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1992). Compte rendu de [L'ange noir / *J'embrasse pas d'André Téchiné*]. *24 images*, (60), 50–51.

J'embrasse pas

D'ANDRÉ TÉCHINÉ



Pierre (Manuel Blanc) s'est fait emprisonner pour suivre Ingrid (Emmanuelle Béart)

l'ange noir

par Gérard Grugeau

Il suffit de porter un regard rétrospectif sur la dizaine de films réalisés depuis 1967 par André Téchiné pour que s'impose d'emblée à l'esprit la singulière cohérence d'une œuvre en perpétuel mouvement qui parvient à relancer de fois en fois les multiples enjeux d'une fiction sans cesse écartelée entre «terreur et séduction»*. Chez l'auteur de *Barocco*, la terreur d'un passé traumatique lié le plus souvent aux origines agit volontiers comme moteur fictionnel et renvoie systématiquement à son envers: la séduction contaminatrice de l'image, l'effusion ontologique du spectacle. Placés sous le signe d'un romanesque échevelé, les films de Téchiné se nourrissent de l'irrésistible élan vital que véhiculent les corps inscrits au cœur de la fiction. Élan dont la virtuosité de la mise en scène traduit la grâce incandescente en synchronisant subtilement les déplacements affectifs et spaciaux. *Rendez-vous* (1985), *Le lieu du crime* (1986) et *Les Innocents* (1987) tenaient du roman d'apprentissage. Au gré de rencontres fonctionnant comme autant d'embrayeurs

de fiction, les personnages se construisaient dans la violence et le risque, s'embourbaient dans les méandres de leurs affects avant d'accéder à une forme de maturité ardemment conquise.

Dernière fiction en date d'André Téchiné, *J'embrasse pas* ne fait pas exception à la règle. L'apprentissage de Pierre, son jeune héros, y est souterrainement à l'œuvre. Entre le village natal des Pyrénées (le creuset familial pétrifié dans l'insoutenable silence de l'inertie), la grande ville et l'océan purificateur, le parcours initiatique multiplie les vaines tentatives d'ancrage, les haltes fictionnelles d'un récit marqué au sceau de la dénégation. Car c'est toute la problématique du héros en proie aux contradictions de son être primaire qui est ainsi condensée dans la forme négative du titre, comme une incontournable donnée discursive sur laquelle vient régulièrement buter la fiction.

Assisté de Michel Grisolia, André Téchiné retrouve ici Jacques Nolot, le scénariste de *la Matiouette* (1983), téléfilm

exemplaire qui évoquait déjà le trajet existentiel d'un provincial monté à Paris pour tâter du théâtre. Mais, contrairement à Jacky ou à la Nina de *Rendez-vous*, Pierre (Manuel Blanc) ne trouvera pas dans l'art dramatique la voie d'un hypothétique épanouissement. Tour à tour plongeur dans les cuisines d'un hôpital et apprenti comédien imperméable à la rime shakespearienne, il franchira les portes de la nuit pour accéder au revers fantasmatique d'une réalité mouvante. Il y fera commerce de son corps en s'adonnant à la prostitution masculine.

«S'adonner» et non «se donner», car dans ses relations avec les autres, Pierre ne donne jamais rien de lui, sinon le reflet de sa petite gueule attachante qu'il «monnaie» à loisir au fil d'échanges de surface. Mais *J'embrasse pas* ne se veut pas pour autant un film sur la prostitution. Celle-ci n'est en quelque sorte que l'acmé du récit, l'aboutissement d'une trajectoire soumise au déni de soi. De cette obstination dans la dérobaude, de ce refus ou de cette inaptitude à subjectiviser le désir, le personnage tire une indé-

niable force de séduction non exempte de perversité. Séduction au feu de laquelle plusieurs se brûleront d'ailleurs les ailes. Évelyne (Hélène Vincent), la vieille fille prisonnière de son enfance, s'embrasera bien au contact de Pierre. Mais il repoussera cet amour envahissant qui semble vouloir l'acheter. En fait, ni Évelyne ni Romain (Philippe Noiret, admirable de retenue), l'intellectuel homosexuel, le substitut rassurant de la figure paternelle défaillante, n'entameront vraiment la carapace de cet ange nocturne, mû par la seule force de son désir primitif. C'est ce noyau dur, opaque, fermé à la vie que la mise en scène flamboyante de Téchiné s'efforcera de cerner pour en épuiser l'insondable mystère.

Il faudra qu'apparaisse Ingrid (Emmanuelle Béart), la fille publique logée à l'enseigne du pur fantasme cinématographique, pour que Pierre échappe au syndrome d'exclusion dans laquelle il se complaisait et entre de plein pied dans la réalité. Et partant, dans la zone trouble des turbulences affectives. C'est avec une pudeur extrême que le filmage sublimerait la «véritable» rencontre entre ces deux solitudes en révélant progressivement en pleine lumière naturelle le beau visage d'Ingrid, parcouru par l'émotion d'une chanson nostalgique susurrée à cappella. Mais ce serait mal connaître Téchiné que de croire que son jeune héros puisse négocier aussi abruptement son recentrage et triompher à si bon compte des turpitudes de ce monde. Comme Nina dans *Rendez-vous*, Pierre devra véritablement payer de sa chair — en se faisant violer par le souteneur d'Ingrid (superbe découpage d'une scène hantée par les fantômes de la mémoire cinématographique) — et aller jusqu'au bout du dégoût de lui-même (séquence de la Légion) avant de se «purifier» dans la mer. À l'enfermement des montagnes du prologue répondra l'espace océanique ouvert sur l'infini de l'épilogue. Alors seulement Pierre pourra-t-il envisager de replonger avec acharnement dans le tourbillon de la vie. Mûri, transformé, il repartira vers la grande ville pour, sans doute, y connaître d'autres «rendez-vous» et hanter de nouveaux «lieux du crime». Mais cette fois, à titre d'entité agissante, sauvée in extremis du gouffre par les motifs réparateurs de la fiction.

Cinéaste insituable dans le paysage français, Téchiné poursuit avec obstination l'édification d'une œuvre de plus en plus âpre et cruelle. Cette œuvre, il la façonne à

même une matière vivante au foisonnement obscur qui sera d'abord «révélée» à travers les aléas féconds du tournage avant d'être livrée dans toute sa complexité au regard du spectateur. Participent de ce magma humain le corps des acteurs mis au service de personnages marginaux en quête de l'amour improbable et, bien sûr, la mise en scène elle-même, tour à tour heurtée et fluide, constamment soucieuse des enjeux esthétiques sans jamais sacrifier au culte de l'image pour l'image. Semblable à une comète qui traverse la nuit de *J'embrasse pas*, Manuel Blanc impose avec brio un jeu physique, mobile. Comédien encore vierge de toute expérience cinématographique, il rejoint en cela l'essence même du personnage de Pierre, jeune garçon de la France profonde plongé pour la «première fois» dans le maëlstrom d'une réalité parisienne qui lui résiste et «le met littéralement à nu». Peut-être faut-il voir dans la stupéfiante trajectoire que Téchiné sait imposer aux corps — il est indéniablement un grand directeur d'acteurs — les traces nostalgiques de l'école théâtrale de Marc 'O dans le sillage de laquelle le cinéaste a jadis beaucoup évolué et qui plaçait l'épanouissement gestuel au centre de sa démarche artistique. Cette singulière mobilité des corps en prise directe sur le vécu émotionnel des personnages trouve chez Téchiné, et particulièrement dans *J'embrasse pas*, son équivalence esthétique dans la mise en scène. Une mise en scène anti-naturaliste qui balaie l'espace,

le restructure inlassablement pour accompagner la fulgurance du récit, les séismes et accalmies de la temporalité narrative. D'une beauté nocturne comme *Rendez-vous*, le film affiche un lyrisme visuel exacerbé qui recherche constamment le parfait équilibre entre l'intimité de son propos et «l'indéfini» infini au sein duquel celui-ci se structure. Plans serrés inscrits dans l'élan du filmage, travellings, amples mouvements de grue alimentent l'effusion romanesque, font basculer le réalisme dans l'artifice pleinement assumé. C'est ainsi que dans la séquence de la farandole avec les travestis, le spectacle reprend ses droits et fige l'action, comme dans un numéro de comédie musicale, à l'issue d'une prise aérienne du plus bel effet. Dans cette stylisation ostensible qui fait soudainement saillie dans le réel réside toute la magie fragile du cinéma de Téchiné. Un cinéma qui brille aujourd'hui de tout l'éclat de sa maturité. ■

*André Téchiné par Alain Philippon. Cahiers du cinéma, coll. Auteurs. Paris, 1988.

J'EMBRASSE PAS

France 1991. Ré. : André Téchiné. Scé. : Jacques Nolot. Adapt. et dial. : André Téchiné, Jacques Nolot et Michel Grisolia. Ph. : Thierry Arbogast. Mont. : Claudine Merlin et Édith Vassard. Int. : Manuel Blanc, Philippe Noiret, Emmanuelle Béart, Hélène Vincent. 115 minutes. Couleur. Dist. : Aska Film.

Sortie prévue à Montréal le 24 avril

Romain (Philippe Noiret) et Pierre

